

L'URUGUAYENNE

DU MÊME AUTEUR

Tôt ce matin, Rivages, 2004

Une nuit avec Sabrina Love, Rivages, 2004 et 2006

L'intempérie, Rivages, 2007

Salvatierra, Rivages, 2011

El gran surubi, Les Rêveurs, 2013

Supermarket spring : poésie argentine contemporaine, Atelier du Tilde,
2017

PEDRO MAIRAL

L'URUGUAYENNE

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Delphine Valentin

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *La Uruguaya*
© Pedro Mairal, 2016.
c/o Indent Literary Agency
www.indentagency.com

Et pour la traduction française : © Libella, Paris, 2018.

ISBN : 978-2-283-03051-6

Tu m'as dit que j'avais parlé en dormant. C'est mon premier souvenir de la matinée. Le réveil a sonné à six heures. Maiko était venu dans notre lit. Tu m'as enlacé et notre échange est resté au creux de l'oreille, murmuré, pour ne pas le déranger, mais aussi pour éviter, je crois, de nous envoyer notre haleine nocturne au visage.

- Tu veux que je te prépare un café ?
- Non, mon amour. Finissez votre nuit.
- Tu as parlé en dormant. Tu m'as fait peur.
- J'ai dit quoi ?
- Pareil que l'autre fois : « guerra ».
- Bizarre.

J'ai pris ma douche, me suis habillé. Je vous ai déposé mon baiser de Judas, à toi et à Maiko.

- Bon voyage, m'as-tu dit.
- On se voit ce soir.
- Fais attention à toi.

J'ai pris l'ascenseur jusqu'au garage en sous-sol et suis parti. Il faisait encore nuit. J'ai conduit sans mettre de musique. J'ai emprunté l'avenue Billinghamurst, tourné sur Libertador. Il y avait déjà de la circulation, des camions surtout, près du port. Au

parking de la compagnie Buquebús, un gardien m'a annoncé qu'il n'y avait plus de place. J'ai dû ressortir et laisser la voiture sur une aire de stationnement à l'autre bout de l'avenue. L'idée ne m'a pas plu car le soir, quand je reviendrais des dollars plein les poches, j'allais devoir parcourir à pied deux cents mètres dans le noir le long de cette voie de garage.

Il n'y avait pas de queue au guichet d'enregistrement. J'ai présenté mes papiers.

- Le rapide pour Colonia ? m'a demandé l'employé.
- Oui, et le bus pour Montevideo.
- Vous revenez dans la journée avec la navette directe ?
- Oui.
- Bien, a-t-il conclu en m'observant un peu plus longtemps que nécessaire.

Il a imprimé le billet et me l'a tendu avec un sourire glacial. J'ai évité son regard. Il me mettait mal à l'aise. Pourquoi m'avait-il fixé comme ça ? Était-il possible qu'ils dressent une liste des passagers qui faisaient l'aller-retour dans la journée ?

J'ai rejoint la douane par l'escalator. J'ai passé mon sac au scanner, déambulé à travers un labyrinthe de cordons désert. « Avancez », m'a-t-on dit. L'employé du service d'immigration a jeté un œil à mon passeport, au billet. « Allez, Lucas, placez-vous devant la caméra s'il vous plaît. Parfait. Appuyez le pouce droit... Merci. » J'ai récupéré le billet, le passeport et suis entré en salle d'embarquement.

Les gens formaient une longue file. Par la baie vitrée, j'ai vu que la navette exécutait les dernières manœuvres d'amarrage. J'ai payé le café et le croissant les plus chers du monde (un croissant collant, un café radioactif) et les ai engloutis en une minute. J'ai rejoint le bout de la file et écouté autour de moi des couples brésiliens, des Français, et un accent de province,

du Nord, Salta probablement. Il y avait d'autres hommes seuls, comme moi ; peut-être faisaient-ils aussi l'aller-retour en Uruguay dans la journée, pour le travail ou pour ramener de l'argent.

La file s'est mise à avancer, j'ai foulé la moquette des couloirs et suis monté dans la navette. La grande salle, avec tous ses fauteuils, ressemblait à un cinéma. J'ai trouvé une place à côté de la fenêtre, je me suis installé et t'ai envoyé un message : « Embarqué. Je t'aime. » J'ai regardé par la fenêtre. Le jour se levait. La digue se perdait dans une brume jaunâtre.

Puis j'ai écrit le mail que tu as trouvé plus tard :

« Guerra, j'arrive. Libre à 14 heures ? »

Je ne laissais jamais ma boîte mail ouverte. Jamais. J'étais très prudent de ce côté-là. Savoir qu'il y avait une partie de mon cerveau que je ne partageais pas avec toi m'apaisait. J'avais besoin de mon cône d'ombre, de ma serrure sur la porte, de mon intimité, même si c'était juste pour y garder le silence. Je suis toujours terrifié par ce côté siamois des couples : ils pensent pareil, mangent pareil, se saoulent ensemble, comme s'ils partageaient un même flux sanguin. Il doit y avoir un résultat chimique d'arasement après plusieurs années à maintenir cette chorégraphie continue. Même lieu, mêmes routines, même alimentation, vie sexuelle simultanée, stimulants identiques, concordance de température, de niveau économique, de peurs, d'incitations, de promenades, de projets... Quel monstre bicéphale crée-t-on ainsi ? Te voilà symétrique à l'autre, les métabolismes se synchronisent, tu fonctionnes en miroir ; un être binaire porteur d'un seul désir. Et l'enfant arrive pour envelopper cette étreinte, la sceller d'un lien éternel. L'idée seule est pure asphyxie.

Je dis « l'idée » car je crois que tous les deux, nous avons lutté contre ça, malgré l'inertie qui nous a emportés. Mon corps ne s'achevait plus au bout de mes doigts, il se prolongeait dans le tien. Un seul corps. Il n'y avait plus de Catalina, plus de Lucas. L'hermétisme s'est rompu, il s'est fissuré : moi qui parlais en dormant, toi qui lisais mes mails... Dans certaines zones des Caraïbes, les couples donnent à leur enfant un nom composé des prénoms des deux parents. Si nous avions eu une fille, elle aurait pu s'appeler Lucaline, par exemple, et Maiko aurait pu s'appeler Catalucas. C'est le nom du monstre que nous formions toi et moi quand nous nous transvasions l'un dans l'autre. Je n'aime pas cette idée de l'amour. J'ai besoin d'un recoin privé. Pourquoi as-tu regardé mes mails ? Cherchais-tu de quoi provoquer la confrontation, pour finalement me balancer tes vérités ? Moi, je n'ai jamais fouillé dans ta messagerie. Je sais que tu la laissais ouverte, et que ça annihilait ma curiosité, mais je n'aurais jamais eu l'idée de fourrer mon nez dans tes affaires.

La navette a démarré, laissant le quai derrière nous. On voyait un bout de la côte, on devinait à peine les contours des immeubles. J'ai senti un immense soulagement. M'en aller. Ne serait-ce qu'un instant. Quitter le pays. Dans le haut-parleur les règles de sécurité étaient rappelées en espagnol, en portugais, en anglais. Un gilet de sauvetage sous chaque siège. Et, tout de suite après : « Nous informons messieurs et mesdames les passagers que le duty free est ouvert. » Quel génie, celui qui a inventé ce mot, duty free. Plus on impose de restriction au commerce, plus nous, les Argentins, nous aimons ce mot. Une étrange idée de la liberté.

Et moi j'étais là, en route pour me livrer à la contrebande avec mon propre fric. Mon avance sur droits d'auteur. L'argent

qui allait tout arranger. Y compris ma dépression et mon enfermement, et le grand « non » de la pénurie. Non, je ne peux pas parce que je n'ai pas d'argent, je ne sors pas, je n'envoie pas la lettre, n'imprime pas le formulaire, n'appelle pas Pôle emploi, ne désamorce pas la colère, ne vernis pas les chaises, ne règle pas le problème d'humidité, n'envoie pas de CV, pourquoi ? Parce que je n'ai pas d'argent.

J'avais ouvert un compte à Montevideo en avril. Les avances sur deux contrats signés depuis plusieurs mois pour des publications en Espagne et en Colombie ne me parvenaient que maintenant, en septembre. Si on me transférait ces sommes en dollars en Argentine, la banque ferait la conversion au taux de change officiel et en déduirait les impôts sur le revenu. Si j'allais les chercher en Uruguay et les ramenaient en liquide, je pourrais les changer à Buenos Aires au taux non officiel et en tirer plus du double. Le voyage en valait la peine, et même le risque que la douane trouve les billets au retour. Parce que j'allais passer avec davantage de dollars qu'il n'était permis de faire entrer dans le pays.

Río de la Plata, jamais ce nom n'a sonné si juste. Le fleuve d'argent commençait à scintiller. J'allais pouvoir te rendre ce que je te devais pour les mois passés sans travailler, où nous n'avions vécu que sur ton seul salaire. J'allais pouvoir me consacrer exclusivement à l'écriture pendant environ dix mois, si je faisais attention aux dépenses. Le soleil se levait. On allait sortir de cette mauvaise passe. Je me rappelle ce jour où nous en sommes arrivés à régler le péage avec des tas de petites pièces de cinquante centimes. On allait à Pilar, rendre visite à mon frère. La femme dans sa cabine n'en revenait pas. Elle a compté les pièces une à une, quinze pesos en petite monnaie. Il manque

cinquante centimes, a-t-elle dit. Derrière, on entendait déjà les coups de klaxon. Il doit y avoir le compte, vérifiez à nouveau, ai-je répondu. C'est bon, allez-y, allez-y, a-t-elle lâché, et on a démarré en rigolant, toi et moi, mais avec un arrière-goût un peu amer peut-être, inavoué. Parce que tu affirmais : On a des problèmes financiers, pas économiques. Et ça semblait vrai. Mais je ne concrétisais pas de projets, je ne signais aucun contrat avec personne, je ne voulais pas donner de cours ni d'ateliers, et un silence s'est instauré qui a grandi au fil des mois, et pendant ce temps l'évier de la cuisine s'est décollé et je l'ai calé avec des boîtes de conserve, le téflon des casseroles s'est rayé, une ampoule du salon a grillé, nous laissant à moitié dans le noir, et le lave-linge est mort, le vieux four a commencé à dégager une odeur bizarre, la direction de la bagnole tremblait comme une fusée traversant l'atmosphère... Et j'ai laissé ma molaire à demi réparée parce que la couronne coûtait trop cher, et nous avons repoussé le stérilet jusqu'à nouvel ordre, nous devons deux mois d'inscription à la crèche de Maiko, nous étions en retard sur les charges de l'appart, sur la mutuelle, et un jour nos deux cartes ont été refusées chez WalMart, Maiko tapait du pied entre les caisses, nous avons dû rendre toutes les courses que nous avions mises dans le caddie. On était à cran et honteux. Solde insuffisant.

On s'est disputés sur le balcon, une fois, et une autre fois dans la cuisine, toi assise sur le plan de travail en marbre, jambes croisées, en larmes, t'appliquant des glaçons sur les yeux. Putain de merde, faut que j'aille bosser demain avec cette gueule, disais-tu. Tu en avais marre, de moi, de mon nuage toxique, de ma pluie acide. Je te trouve anéanti, vaincu, m'as-tu dit. Je ne comprends pas ce que tu veux. Et moi, adossé au frigo, anesthésié, sans savoir quoi ajouter. Je l'ai mal

pris, j'étais acculé et je n'ai pas trouvé de meilleure idée que de parler de ma frustration. Je t'ai provoquée, pour voir ce que tu allais me répondre. Si tu veux réduire ta vie sexuelle à deux coups par mois, vas-y, moi je ne peux pas vivre comme ça, t'ai-je lancé. Quand je sortais, après une lecture ou une table ronde dans un centre culturel, je prenais un verre, une nana venait me parler, une gamine de vingt-cinq ans ou une milf de cinquante, elle me posait une question, me souriait, avait envie de, et je pensais pourquoi pas, deux bières et un tour à l'hôtel, un peu d'aventure, je sortais les crocs, un lion retenu par un bout de ficelle, je disais je dois y aller, une bise sur la joue, elle disait quel dommage, oui, j'ai un petit garçon, la douche froide, il va me réveiller tôt demain matin, et voilà, basta. Et je sortais dans la nuit, je grimpais dans un bus, j'arrivais à la maison, tu étais déjà couchée, je me collais contre toi, en cuillère, et rien, tu étais épuisée, complètement endormie. À l'aube, Maiko débarquait dans notre chambre. On se levait. On lui préparait son Nesquik, je l'emmenais à la crèche, tu filais dans le centre. Ciao, on se voit ce soir, et quand tu revenais tu étais crevée, tu préférerais te mettre au lit sans manger, et moi je regardais une série, j'accumulais la rage, la testostérone venimeuse. Des mois comme ça.

Je dois te féliciter de pas t'être tapé une gonzesse ? Je dois te remercier ? Tu étais combative, remontée. Et tu ne t'es pas laissé culpabiliser. Tu es habile dans la querelle. Dis-moi ce que tu veux, insistais-tu. Et moi je ne disais plus rien. Je ne voulais pas continuer. À quel moment s'est-il paralysé, le monstre que nous formions toi et moi ? On baisait debout, tu te rappelles ? Sur la terrasse de ton appart d'Agüero, contre le placard qu'on a repeint ensemble, sous la douche, sur la table de la salle à manger une fois. On était beaux comme

ça, à se chercher. On avait faim l'un de l'autre. Face à face, toi contre le mur la jambe relevée, à quatre pattes sur le fauteuil, envoyant valdinguer les bibelots de la table, toi sur moi soudain cambrée comme si un vaisseau extraterrestre allait t'emporter. On imaginait des choses, on se transformait, en rotation, dynamiques, embrasés. Peu à peu notre bête à deux dos est devenue infirme, elle s'est couchée, pour ne plus se relever. Elle ne surgissait que par effet de proximité au lit, par contact, à l'horizontale, la bête fainéante, coups furtifs dans une seule position, missionnaires prévisibles, ou bien toi sur le ventre, presque absente. Seuls et ensemble. Ou ces soirs où tu étais si fatiguée que tu n'arrivais pas à te mettre vraiment au lit, tu restais entre le drap et la couverture, et plus tard dans le noir je me glissais sous le drap et ne pouvais même pas me coller contre ton dos, ni passer la main sur ta taille, ni te peloter les seins, ni t'embrasser dans le cou, séparés par un tissu tendu, nous étions côte à côte mais inatteignables, comme sur deux plans différents de la réalité.

Beaucoup de nuits se déroulaient ainsi. Je restais éveillé, regard au plafond, à te sentir respirer et à écouter la goutte qui se mettait à tinter vers deux heures du matin, qui tombait on ne savait où, on aurait dit le bruit exact de l'insomnie, la goutte de l'inconscient. Le plus agaçant, c'est qu'elle était imprévisible, irrégulière, et elle s'accumulait quelque part, formant sûrement une flaque, une tache humide, attaquant le plâtre, le ciment, affaiblissant la structure. Je devais aller dans le fauteuil du salon, surfer un moment sur Internet, m'endormir là, puis revenir au lit, anéanti. Car je suppose que tu avais raison, j'étais anéanti, je ne sais pas vraiment par qui ni pourquoi, mais je me complaisais dans cet état. « J'ai passé

du temps au tapis, de la folie je fus l'amant », dit une chanson que j'ai chantée, ivre, cet après-midi-là.

Je me suis anéanti tout seul, je crois. Mon monologue mental, ma tribune opposée. Quand je n'écris pas ni ne travaille, le volume des mots résonne plus fort dans ma tête et ils finissent par me submerger. Les doutes proliféraient comme du liseron, m'encerclaient progressivement. Je me demandais avec qui tu pouvais bien être. Ces retours tardifs, si élégante et épuisée après des réunions et des cocktails à la fondation... Et ces changements subtils : toi qui étais rarement épilée, je sentais désormais la douceur de tes jambes chaque fois que je t'effleurais au lit. Ma tête se remplissait de questions. Étais-tu si soignée et élégante pour quelqu'un d'autre que moi ? Et où vous voyiez-vous, Cata ? À l'hôtel, de cinq à sept ? Ça n'a jamais été ton genre, mais c'est peut-être précisément ce qui t'excitait. Je me demandais qui ça pouvait être, et n'avais aucune piste, sans doute un membre du conseil d'administration. Le triangle de ton pubis d'habitude très années soixante-dix, forêt vierge, apparut élagué du jour au lendemain, raccourci, un peu plus pointu. Pour le bikini, m'as-tu dit, et c'est vrai qu'on était en été et que la saison d'invitations dans les piscines et les jardins approchait. Tu es allée chez le gynécologue, tu as fait soigner une candidose, qui dégageait une odeur forte, et tu m'as fait prendre le même médicament au cas où j'en aurais été porteur moi aussi. Nous soignons-nous tous les deux pour ton amant ? Ces retours tardifs se sont multipliés, après le dîner, après une heure, deux heures du matin, et, depuis le lit, je t'entendais dans la salle de bains laisser couler l'eau à flots, t'acharner sur le savon, te démaquiller, bidet, brosse à dents. Je suis quasi certain que tu t'es remise à fumer. Avec qui ? Je pouvais presque te voir en terrasse, un verre de champagne

à la main, une cigarette dans l'autre, ta manière de fumer, ton sourire. Que tu effaçais pendant la pause technique de la salle de bains. Une fois, tu t'es même douchée avant de te coucher. Un soir, j'ai senti sur toi une eau de Cologne forte, mais je suis très tatillon avec les odeurs, hypersensible, peut-être n'étaient-ce que les baisers d'au revoir du dîner de fin d'année. Où allait ton cœur au milieu de tous ces cardiologues ? Tu t'es renfermée, tu t'es cachée en toi-même et tu m'as fouillé pour trouver quelque chose. Quand la jalousie me faisait vraiment perdre les pédales, j'avais envie de t'écrire un mail instructif avec quelques conseils pour devenir une bonne maîtresse : être épilée et soignée ne suffit pas, tu dois aussi avoir avec toi une culotte de rechange dans ton sac, utiliser le bidet avant et après chaque partie de jambes en l'air, dominer la passion, repousser un rendez-vous en période de règles, verrouiller ton téléphone. Les maîtresses n'ont pas leurs règles. N'appellent pas leur amant au téléphone, ne font pas de cadeaux, ne mordent pas au lit et n'utilisent ni rouge à lèvres ni parfum. Elles ne laissent pas de traces sur le corps. Elles ne sont incendiaires que dans le plaisir. Elles activent le système nerveux central, l'embrasent de l'intérieur.

Quel niais. Je ne savais rien sur rien et je jouais le mec expérimenté, qui a vécu. Heureusement, je ne t'ai jamais écrit. J'ai ruminé mes doutes, mes inquiétudes. C'était mon comportement de chômeur, de type qui n'assure pas, mon impuissance de mâle prédateur te demandant si tu pouvais me faire un virement, réclamant presque en cachette dix mille pesos à mon frère pendant qu'il préparait les grillades, et ces tableaux Excel que tu aimais tellement faire, les chiffres me concernant en rouge, ma dette toujours en hausse. Pas très érotique tout ça, je l'admets. Et il est vrai que mister Lucas était un peu plus

L'URUGUAYENNE

vieux, un peu moins attirant. Du moins me voyais-je ainsi. La colonne vertébrale qui commençait à s'affaisser, la petite bedaine plus affirmée, quelques cheveux blancs sur le crâne et le pubis, et la queue qui, quasi du jour au lendemain, s'est courbée, s'est légèrement fléchie sur la droite, comme si je perdais la boussole et abandonnais le nord pour mettre le cap un peu à l'est, vers la Bande orientale. Voilà ce qui m'arrivait surtout : j'avais la tête ailleurs. Et parfois, quand tu rentrais, tu me trouvais sur le balcon à contempler le jour déclinant, agrippé comme un prisonnier à la barrière que nous avons installée quand Maiko avait commencé à marcher.

Les vibrations du bateau m'avaient endormi. J'ai rouvert les yeux : le soleil était apparu au-dessus du fleuve. Nous étions déjà près de Colonia. Mon téléphone a capté du réseau et le mail de Guerra est arrivé, me répondant :

« OK. À 14 heures. Même endroit que l'autre fois. »

Alors j'ai prononcé son nom, juste pour moi, contre la vitre, en fixant l'eau qui scintillait comme de l'argent liquide :

– Magalí Guerra Zabala.

Je l'ai répété deux fois.

Une voix dans les haut-parleurs nous a annoncé que nous étions sur le point d'accoster et que les passagers avec voiture pouvaient d'ores et déjà rejoindre la soute, « en démarrant pas le moteur avant d'y être autorisé ». Mauvais usage du géronde. Je me suis posté près de la porte pour être parmi les premiers à sortir et pouvoir choisir une bonne place dans le bus. Il y a eu une cohue immédiate. Une scène de bétail à l'abattoir. Tous les regards fixant la porte close. On était sur le point de mugir. Et ils ont ouvert.

Je suis en Uruguay, ai-je pensé en avançant le long de ce tuyau en fer-blanc muni de fenêtres en plastique transparent. J'ai passé la douane presque en tête et suis sorti du côté où stationnaient les bus. Un homme qui marchait devant moi s'est arrêté pour fumer une cigarette, me laissant arriver le premier. Du moins l'ai-je cru. Quand j'ai grimpé dans le bus, il était bondé. Sans doute des passagers d'un autre ferry.

- Montevideo ?
- Oui, m'a dit le chauffeur.
- J'attends le suivant ? ai-je demandé, dans l'espoir qu'on m'en propose un autre, vide.
- Non. Il y a de la place au fond.

Je suis monté, résigné. Des visages. Je ne voyais aucun siège libre. Puis j'en ai aperçu un, juste où je voulais : à droite, côté fenêtre. Je me suis excusé ; l'homme côté couloir s'est redressé et m'a laissé passer. Quand je me suis assis, j'ai compris pourquoi il était libre, c'était la place où la roue arrière occupe une grande partie de l'espace. J'allais faire un voyage inconfortable, jambes pliées, mais avec vue sur la partie de la route qui me plaisait, le côté du paysage où, même si on ne la distinguait pas, on sentait la proximité de la mer.

Le bus a démarré, a quitté le port et suivi la voie bordée de palmiers. Qu'est-ce qui me plaisait donc tant dans ces palmiers gigantesques qui défilaient sans fin, intarissables, répétés, comme une porte sur un autre monde, un passage vers les tropiques, un zeste d'Afrique ? Quelle combinaison d'éléments a pu déclencher cet élan de joie ? La lumière plus blanche, le bus qui bringuebalait, le déplacement à travers les grands espaces, le paysage vallonné, accueillant, escarpé, bien loin de cette foutue pampa métaphysique, l'aube, un canasson au pré, cet abandon au « non-être » qu'on éprouve en voyageant, les nuages... En haut de la fenêtre, sur la vitre, on pouvait lire « Issue de secours », juste ces mots sur fond de ciel. On aurait dit une sorte de métaphore. La possibilité de s'enfuir vers le néant céleste.

Ce n'était pas exactement la mer qu'on devinait derrière ces champs vallonnés, c'était encore le fleuve, la fin de l'estuaire qui se changeait peu à peu en mer, mais j'y sentais comme un événement sur le point d'advenir, un coin de soleil dans ma tête où se trouvait aussi Guerra, dans cette autre lumière éclatante entre les dunes l'été où je l'avais connue à Rocha. C'est de ce côté-là de l'horizon que provenait ce souvenir, et désormais elle était de plus en plus proche.

Je l'avais connue dans un festival à Valizas, où j'étais invité. Il avait eu lieu du vendredi au lundi, le dernier week-end de janvier. Toi, tu étais restée chez ta sœur avec Maiko, dans sa résidence. Le voyage avait été amusant parce qu'il y avait d'autres écrivains. L'endroit était plutôt du genre hippie, avec dortoirs et salles de bains communes. Le cycle de lectures et tables rondes fut un vaste prétexte pour rencontrer des gens, se balader dans les dunes, fumer, écouter des points de vue, des théories insensées, rire, plonger dans l'océan, se tenir au courant des potins du monde littéraire. Les lectures étaient d'un bon niveau, mais je m'intéressais plus à la périphérie. Faire la connaissance de Gustavo Espinosa, par exemple, boire du maté avec lui, évoquer *Las arañas de Marte...* Nous déambulions dans les environs. L'endroit était rempli d'enfants de bonne famille qui jouaient les clodos pendant un mois. Blondinets débraillés, rastafaris d'université privée, pseudos musiciens, artisans provisoires, jongleurs à plein-temps. Le lieu avait son charme, on pouvait circuler entre les gratteurs de guitare, au son de « *A redoblar muchachos la esperanza*¹ » ou de la chanson de Radiohead qui dit « You're so fucking special ». Et il y avait des matés qui tournaient, des rondes de cannabis, des groupes jouant des percussions. Certains faisaient tout ça à la fois. Beaucoup de barbes de trois jours, de crinières hirsutes, imprégnées de sel après des semaines d'impasse sur le shampooing, de filles aux chevelures et aux attitudes primitives, aux yeux verts immenses, surprenantes, vêtues d'un mélange de survêtements et de tissus ethniques, genre Bali, Bombay, allusions bouddhistes, africanismes factices, tentes éparpillées entre les dunes, campements, un summum du style *homeless*

1. Chanson populaire des années de dictature en Uruguay.

chic. L'herbe m'avait très vite mis dans l'ambiance. Un quadra flottant au milieu de gamins de vingt ans.

Je n'étais pas le seul vioque déconnecté, il y avait Norberto Vega, le Chino Luján... C'est avec eux surtout que je faisais la bringue. Vega était atterré par les conditions d'hygiène. Quand je suis allé dans les douches collectives, il m'a averti : Ne te lave pas là-dedans, Luquitas, ces hippies, ils ont des champignons de la taille de la maison des Schtroumpfs, minimum ! J'y suis quand même allé. Et le Chino arborait un sourire qu'on ne lui avait plus vu depuis longtemps, d'une rare constance, en état de grâce. C'était la drogue, bien sûr, mais consommée dans un monde sans obligations, sans responsabilité d'aucune sorte, sans famille, sans travail, sans horaires, sans ville, ni voitures, ni risque d'accident, du sable fin partout, la chaleur, l'hédonisme balnéaire à l'état pur. Soudain on n'en pouvait plus et on allait dormir en plein jour quelques heures dans les dortoirs, couverts de sable, pour échapper à la clameur du soleil.

J'avais dû prendre un bain de mer pour me remettre d'aplomb et avoir l'esprit alerte avant la table ronde. L'eau froide et salée m'avait revivifié. Je crois que j'ai été à peu près correct dans mes premières interventions au micro, en mode automatique, puis ma langue s'est déliée. Vega tombait de sa chaise, bâillait tel un lion au zoo. Pendant que les autres parlaient, le Chino avait une tête de forcené de robot téléguidé, ou comme si on venait de l'informer par texto qu'il avait été adopté. Je crois qu'on s'en est quand même bien tirés, dignes, légèrement polémiques, voire un peu drôles peut-être. On était dans une sorte de grand hangar équipé d'une table, d'une sono, de chaises pour le public, et d'autres tables au fond réservées à un Salon d'éditeurs indépendants. L'ambiance était familiale, et l'endroit bondé, avec des gens jusqu'aux fenêtres.

On a discuté réalisme, vraisemblance, nouvelles technologies, années quatre-vingt-dix, post-dictature... On était là, entre intellectuels latino-américains, à faire notre numéro, à parler juste pour nous dans une station balnéaire. Les gens nous observaient, je ne sais pas ce qu'ils comprenaient, il m'a semblé qu'ils auraient aimé qu'on lise quelque chose, un peu plus de show et moins de théorie, mais ils ont quand même applaudi avec enthousiasme. Et puis il y a eu la fête, et Guerra est apparue.

Le bus traversait désormais des champs cultivés aux fleurs jaunes presque fluorescentes dont j'ignore le nom. On avait laissé les palmiers derrière nous. Il y avait des fermes au loin, et des forêts d'eucalyptus. De temps en temps, près de la route, se dressait une petite maison avec un parc arboré très soigné. Dont un décoré d'un cheval en béton, de cygnes en plâtre et de voitures anciennes. Un autre plein de carcasses de pick-up des années cinquante. Ce côté un peu cubain qui pointe son nez en plein cœur de l'Uruguay, les vieilles Chevrolet ou les Lanchester désossées, certaines encore en état de marche, ou abandonnées dans le poulailler, attendant qu'un passionné de restauration les découvre.

J'avais besoin de quitter mon siège pour m'étirer les jambes, mais je devais prier mon voisin de me laisser passer, alors j'ai préféré attendre un peu. Vers le milieu du bus, dans la diagonale, un type a répondu à son téléphone et s'est mis à beugler. Il expliquait quelque chose à sa secrétaire, organisait son agenda, c'était un médecin. Il imposait sa grosse voix au sommeil et aux rêveries de tous les passagers, ses problèmes d'horaires, son comportement abusif envers cette femme qui essayait juste de concilier ses engagements emmêlés. « Medical Group, on peut le caser en octobre, Isabel, pour l'amour de

Dieu, ne me foutez pas tout la même semaine, réfléchissez un peu ! » Je n'ai jamais pu encadrer les hommes médecins, avec leur air de grande asperge en blouse blanche, d'éternels écoliers atteints de gigantisme, les crétins poilus de la classe qui jouent les mecs sérieux en consultation, à coups de grands mots anatomiques, hypersexués, libidineux dès la porte du cabinet refermée, se tapant les infirmières dans l'arrière-salle des services de garde, accès réservé au personnel, coïts sur les brancards, débauche entre deux portes, au milieu des tubes à oxygène et des chariots de matériel chirurgical, érections sous les blouses, priapisme de toubibs, grosses bites érudites, vénérées, phallus hippocratiques entourés de petites chattes offertes tels des papillons roses voletants, satyres en blanc, cheveux poivre et sel qui font soupirer les patientes, et allez, respirez profondément, encore, bien, soulevez un peu la chemise, respirez encore, très bien... Vicelards qui abusent dare-dare, carnassiers à la solde de la sécu, touchant des commissions pour des césariennes inutiles, repoussant l'opération après leurs petites vacances à Punta del Este, agresseurs en série, qui volent notre temps et notre santé, soyez voués à l'enfer éternel des salles d'attente et leurs magazines crasseux, parasites sur vos colonnades grecques, vous appliquerez la crème sur la zone prurigineuse, roi des salopards !, la zone prurigineuse !, pourquoi tu dis pas « là où ça gratte », sale merde, putain d'enfoiré grandiloquent.

Luquitas, tu as voulu être médecin dans le temps et tu t'es retrouvé sur la touche, m'a murmuré la tribune opposée, le chœur grec qui voyage toujours avec moi – tu as lâché en première année, tu te rappelles ? Oui, et alors ? C'est quoi le rapport ? Et maintenant un médecin se tape ta femme. Quelle ironie. Le grand scénariste a encore fait des siennes. Tu t'es

pris un beau but, mon vieux. Pleine lucarne. On dirait un goal qui saute et entend le ballon atterrir dans le filet. Ça fait mal, ça fait mal, mais ça va passer. Je vais vous prescrire une crème à appliquer sur la zone burinée, la partie endolimée, le prurit adultéris, c'est excellent, ça réduit les poussées de corne crânienne, soigne la cervidose chronique, dénoue le nœud cocural... Vous allez voir. Vous allez y arriver. Respirez profondément, s'il vous plaît, baissez encore un peu le pantalon... Voilà, vous voyez, ça n'a pas fait mal !

Ce matin justement, j'avais regardé tes boucles d'oreilles dans la salle de bains, de grandes anneaux en argent, coûteuses, jetées là dès que tu étais arrivée cette nuit et que tu avais enlevé le mascara que je n'ai pas vu, et je m'étais rappelé cette expression des Caraïbes : Elle fait trembler ses créoles avec n'importe qui. Qui faisait trembler tes créoles, Catalina ? Tes boucles de chez Ricciardi se balançant dans la cavalcade sexuelle, tes boucles de l'avenue Quintana tintant dans la convulsion de la tromperie, cliquetant comme le cristal d'un lustre en pleine secousse sismique. La touffe pelvienne de la directrice du développement de la fondation Cardio Life entrechoquant le membre d'un membre du conseil d'administration. Un toubib prétentieux avec une grosse bagnole, un bon catho des quartiers ultrasécurisés, un ex-rugbyman cardiologue au cou large, la petite image de baptême de chacun de ses enfants dans son portefeuille, son cabinet de consultation décoré à l'anglaise, abat-jour vert sur cheval en bronze, boiseries, salle d'attente dans la pénombre, gravures de chasse à courre, monture sautant une haie, meute furieuse, papier peint bordeaux, et la vieille secrétaire validée par l'épouse, essayant de satisfaire et de coordonner les rendez-vous imprévus.

Le type s'est enfin tu.

J'admets que j'étais à cran, prêt à péter un câble, inquiet, humilié d'avance. On distinguait enfin l'horizon bleu au-delà des champs. On s'apprêtait à traverser un pont sur la rivière Santa Lucía. La mer ! Le paysage s'ouvrait sur des à-pics, la terre disparaissait un instant, et l'eau était là, le bord de l'Atlantique, je la sentais déjà, elle, au bout de mes doigts, dans l'atmosphère s'ouvrant devant moi, son visage altier, son regard de défi, les yeux légèrement plissés, sérieuse, puis un demi-sourire au bord des lèvres, espiègle, sauvage, tout en même temps, la façon dont elle m'observait quand je l'avais vue à Valizas pour la première fois et invitée à danser. Il y avait un juke-box dans le hangar, qui passait des cumbias et des salsas, et quelqu'un a mis « Overdose d'amour, overdose de passion » des Titanes, je me trémoussais déjà au milieu de la foule, un truc un peu sexy avec la poète chilienne qui dansait cependant davantage avec Vega, et Guerra était là, sur le côté, discutant avec une amie, un verre de bière à la main, je l'ai attrapée par l'autre et entraînée sur la piste, elle voulait venir, elle m'avait déjà remarqué, elle me l'a dit après, elle m'avait écouté parler, elle souriait, me fixait, tournait sur elle-même, me fixait à nouveau, connectés l'un à l'autre par le regard, et la force qu'elle avait, la force de ses mains, une fille menue à l'énergie terrestre, rien de volatile, un train qui danse, quand je lui prenais les mains et la faisais tourner ou la ramenais en toupie ratée dans mes bras, une fille qui tient les rêves, présente, au contact, frange à la Rolling Stones, cheveux mouillés, minijupe en jean, tee-shirt léger par-dessus le haut de maillot de bain (elle, elle aurait dit soutif), pieds nus. Tout l'été, pieds nus. Quelle femme superbe, quel feu démoniaque a jailli en moi et embrasé instantanément mon arborescence

sanguine. Comment tu t'appelles ? Magalí. Moi c'est Lucas. On est allés chercher une autre bière.

Il y avait un kiosque au bord de la route. Je ne me souviens pas vraiment de quoi nous avons parlé. Je sais que je me suis dressé comme un cobra devant ses yeux, plein de questions, des tas de questions, sincèrement curieux. Je l'ai fait rire. Elle m'a parlé. Nous avons encore dansé. Nous avons encore bu. Elle n'avait rien lu de moi et ne connaissait pas mon nom. Elle était là parce que sa copine avait une maison d'édition de poésie. Elle m'a raconté qu'elle avait commencé des études de sciences sociales, qu'elle avait laissé tomber, qu'elle travaillait dans un journal du soir à Montevideo, qu'elle était à Valizas pour quinze jours, avec des amis, a-t-elle dit, un peu fuyante sur le sujet. La bière suivante, on a dû aller la chercher plus loin, dans une épicerie en bas de la rue, un coin sombre, et au retour je lui ai pris la main et elle m'a attrapé par la taille et je l'ai embrassée, nous nous sommes embrassés. Longuement. J'étais mort, et je ressuscitais. J'étais aveugle, et je recouvrais enfin la vue. J'étais anesthésié, et mes cinq sens s'enflammaient à nouveau, à plein régime. Je dois faire attention, m'a-t-elle glissé à l'oreille. Pourquoi ? Tu as un copain ? Un truc dans le genre, a-t-elle murmuré. Moi je suis marié, j'ai un enfant. Je sais, tu as parlé de ton fils pendant la rencontre.

Je lui ai prêté mon pull parce qu'elle avait froid. Je lui ai expliqué où j'étais allé le jour même, sur la plage, au bord d'un ruisseau, et que j'avais vu de l'autre côté une ribambelle de gens qui gravissaient une dune. Ils allaient à Polonio, m'a-t-elle appris. On peut aller à Cabo Polonio par là ? Oui, c'est à deux heures de marche. On y va demain ? J'ai lancé le défi. Elle a hésité, considéré dans sa tête des choses inconsiderables,

a pris un air sérieux, et m'a dit : OK, demain je t'y emmène, il faut partir tôt.

On est retournés à la fête, son amie est apparue et l'a prise par la main, il fallait qu'elle l'aide à porter des caisses de livres. On s'est quittés l'air de rien, une bise sur la joue, sans évoquer notre rendez-vous du lendemain. Il y avait encore de la musique, mais presque plus aucun danseur. Je suis resté planté là tout seul, un verre à la main, essayant d'encaisser le choc et réalisant que je n'avais aucun moyen de la joindre, elle m'avait dit qu'elle n'avait pas de portable. Un des organisateurs m'a vu et m'a crié par-dessus la musique : On a annulé la table ronde à onze heures demain, tu es libre. Quand deux personnes s'attirent, une étrange télékinésie leur ouvre un chemin qui balaie tous les obstacles. Voilà, c'est aussi kitsch que ça. Les montagnes s'écartent. Il était trois heures du matin et je suis allé me coucher ivre de tout cela, sans une once de culpabilité.

Le vide rural de la route s'est peuplé peu à peu. Des entrepôts de vente de matériel, une usine, des rangées de maisons basses, d'écoles. J'ai commencé à écouter une conversation qui me parvenait des sièges juste derrière moi. Une femme répondait à une question que je n'avais pas pu entendre mais que j'ai devinée : l'homme voulait connaître la raison de son voyage à Montevideo. Sa mère était morte après une longue maladie. C'est toujours douloureux, disait-il, la mort d'un proche, et il disait aussi que chacun vivait le deuil à sa façon. Quand on est croyant, c'est plus facile. Bien sûr, répondait-elle, on a l'espoir de le revoir un jour.

J'étais captivé par ce dialogue qui, comme souvent dans les conversations fortuites entre inconnus, a tout de suite pris un tour transcendantal. L'au-delà, retrouver les êtres chers,

la résurrection, l'immortalité de l'âme, le mystère. De quelle religion vous êtes, vous ? a demandé l'homme. Je suis Témoin de Jéhovah, a-t-elle répondu. Ah, moi je suis de l'Église évangélique, je suis pasteur. Toute l'empathie créée s'est évaporée d'un coup, les voix se sont faites hésitantes, tendues. Lui l'attaquée sur son dogme, tranquillement, il la cherchait du côté de l'Esprit-Saint, des miracles, et citait par cœur le livre des Actes, chapitre 13. Impossible de détourner mon attention. Je voulais voir jusqu'où irait l'aimable confrontation, leurs divergences sur l'Apocalypse, leur bataille de chrétiens apostats. La femme se défendait plutôt bien. Le pasteur utilisait un « vous » collectif pour s'adresser à elle. Vous avez une position par rapport aux miracles qui... bon... Parce que les miracles existent. Dans ma paroisse, beaucoup de gens ont guéri grâce à la prière. Et une femme a vu ses jambes s'égaliser, alors qu'elle en avait une plus courte que l'autre.

L'idée d'une femme dont les jambes s'égalisent m'a fasciné. Peut-être qu'elles s'étaient égalisées à l'envers, la jambe plus longue qui se raccourcit et s'harmonise sur la plus courte, du coup elle se retrouve plus petite et va se plaindre au pasteur parce qu'elle a perdu presque dix centimètres et que ce n'est pas conforme au miracle, elle va se plaindre avec sa mère, ma gosse était grande, bancale d'accord, mais grande, maintenant la voilà courte sur pattes, et l'affaire finit dans un tribunal brésilien de l'Église universelle du royaume de Dieu.

Puis le pasteur s'est mis à parler du pardon. J'avais envie de voir leurs têtes. Mais n'osais pas me retourner. Il a raconté qu'une vieille dame était arrivée les jambes toutes raides à un mariage dans son église. Il y avait des pièces montées, ces gens avaient fait des dépenses qui représentaient un immense effort pour eux. La femme aux jambes raides avait voulu lui

parler en privé et ils avaient prié ensemble, le pasteur et elle, ils avaient récité le Notre Père lentement, il avait répété deux fois la phrase : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » et la femme avait pleuré en confessant qu'elle ne pouvait pas pardonner à son fils, et finalement elle lui avait pardonné et avait pu de nouveau bouger les jambes. Tous les gens au mariage furent très surpris. Le pasteur avait contacté la famille quelque temps plus tard et appris que la femme était morte, mais à ce mariage, elle avait pu marcher.

Il a énuméré d'autres exemples de gens qui, juste après avoir pardonné, voyaient leur situation s'améliorer : les enfants trouvaient du travail, un gendre gagnait une voiture à la tombola, tout se dénouait. Moi-même, a raconté le pasteur, j'ai mis très longtemps à pardonner à ma femme. Elle rentrait tard, elle avait des horaires de travail irréguliers, elle arrivait à onze heures du soir. J'étais malade de jalousie. Le démon me faisait imaginer le pire. Je ne tenais pas plus de deux heures après je devenais fou et je priais et ça passait. Il appelait le démon « l'ennemi ». Et finalement, il avait pardonné, sans être certain qu'elle le trompe ou non, mais il avait pardonné et s'était libéré. Avant, il la maltraitait, l'envoyait directement « au fourneau ». Désormais il l'attendait avec le repas prêt et du chocolat blanc, parce qu'elle adorait le chocolat blanc. Et ça faisait trente-cinq ans qu'ils étaient ensemble.

Qui a manigancé ce truc ? ai-je pensé. Qui m'a placé pile devant ces deux dingues dont les propos me frappent en plein cœur ? Est-ce juste qu'on n'est attentif uniquement à ce qui nous concerne, et qu'on ne retient par conséquent de l'infini chaos quotidien que ce qui nous interpelle ? Ou bien sommes-nous soumis à des phénomènes étranges ? Devais-je

te pardonner, Catalina ? Cela allait-il me libérer et dénouer la situation ? Je me moquais de l'évangéliste et du Témoin de Jéhovah et soudain ils me faisaient la leçon, sans le savoir, sans me remarquer, ils m'ont plombé tandis que défilaient sous mes yeux les environs de Montevideo. Des maisons précaires, des décharges, le système D, les charrettes à bras, des gens assis sur le seuil des masures, et la montagne là-bas au loin.

Ou bien devais-je me pardonner, moi ? Mais me pardonner quoi, puisque je n'avais rien fait ? C'est vrai, je suis allé à Cabo Polonio avec Guerra, mais je ne suis pas sûr de classer ce qui s'est passé dans la catégorie infidélité. Peut-être que oui, je ne sais pas. Le lendemain de la fête, on s'est retrouvés le matin à neuf heures et demie à l'épicerie, comme convenu. Je l'ai vue arriver en paréo, bikini bleu ciel, baskets. Je pensais que tu ne serais pas là, m'a-t-elle dit. Je ne lui ai pas avoué que j'en avais pensé autant d'elle. De jour, elle était encore plus jolie. N'était-elle pas un peu trop bien pour moi ? J'ai pensé que tout dépendait de ma capacité à rentrer le ventre et de mon aura incertaine d'écrivain argentin. Ça n'était pas gagné d'avance.

On ne s'est pas embrassés d'emblée. On a marché côte à côte, en contournant des groupes endormis autour de feux éteints. Elle portait des lunettes de soleil de bonne qualité. Je n'arrivais pas à la cataloguer, était-ce une bourge tendance marginale, ou plutôt une prolo ? Se la jouait-elle fille de banlieue ou l'était-elle vraiment ? Je ne maîtrisais pas bien les subtilités de Montevideo, ses sociolectes. Nous marchions, parfois de longs moments sans parler, en échangeant des sourires de temps en temps. Je ne voulais pas précipiter un baiser. J'aimais cette sorte de nouveau début, sobres et à la lumière du jour. Nous sommes arrivés à la rivière. On pouvait traverser à la nage, ou en canot pour quelques pesos. Lancés dans la grande

aventure, on a décidé d'y aller en nageant. On a mis mon sac à dos et sa petite besace dans un sac en plastique qu'on a fermé avec un nœud. Guerra m'a prévenu que la traversée se faisait un peu plus haut parce que le courant pouvait nous emporter, jusqu'à la mer.

Ça n'a pas été difficile, mais il est vrai que l'eau courait fort : quand on a atteint l'autre rive, on était presque à l'embouchure. On s'est assis sur le rivage, haletants. J'ai mis un plus de temps qu'elle à retrouver mon souffle.

- Tu vas pas mourir ici, hein ? s'est-elle moquée.

- Je crois que si, ai-je dit, et je me suis affalé sur elle.

Tous les deux trempés, très comédie romantique. Mais juste avant que je l'embrasse, elle m'a glissé à l'oreille :

- Allons plus loin.

Il y a deux ou trois phrases de Guerra qui me sont restées comme un écho pendant des mois et ont traversé l'hiver sans se dissiper. C'en est une. Allons plus loin.

À l'écrit il est délicat, je crois, de convaincre le lecteur qu'une personne est attirante. On peut dire qu'une femme est belle, qu'un homme est charmant, mais où est l'étincelle éblouissante, dans le regard du narrateur, dans l'obsession ? Comment montrer avec des mots la conjonction exacte des traits d'un visage qui provoquent cette folie durable ? Et l'attitude ? Et les yeux ? Je peux juste dire qu'elle avait un nez uruguayen. Je ne sais pas comment mieux l'expliquer. Ces nez de la Bande orientale, portés haut, avec une légère courbure, une arête forte, comme le double *r* de son nom, le défi indépendantiste de ses origines basques, là, dans son nez. Pas un degré de plus ni de moins dans cet angle nasal, qui renfermait la mathématique secrète de sa beauté. Et ces grands yeux verts, et sa bouche en baiser infini ? Oui, tout

concourait à la rendre sexy, mais, sans la noblesse de son tarin belliqueux, Guerra n'aurait pas été Guerra.

Nous avons gravi une dune, la première d'une série, et dans la descente nos pieds s'enfonçaient dans le sable jusqu'au mollet. Deux heures comme ça ? ai-je pensé, mais j'ai gardé mes doutes pour moi. Je n'étais pas sûr d'y arriver. Encore une dune et là, au sommet, nous avons contemplé l'éclat de la mer, un halo d'explosion atomique. Cette fois je l'ai embrassée. Je l'ai entourée par la taille, serrée contre moi. Un baiser avec la langue, un baiser piège, de parfaite intimité, comme si l'immense coupole du ciel s'approchait jusqu'à devenir un cône de silence. Les envies et la chaleur. Ma main lentement sur ses hanches, sur son ventre plat, la peau bronzée et la bordure de son bikini, ma main en territoire comanche, un peu plus loin, elle était épilée, et d'un coup, du bout des doigts j'ai touché une chose non humaine. Métallique. Un minuscule point extraterrestre. Un petit anneau. Je l'ai regardée dans les yeux, ma surprise l'a amusée. Guerra avait un piercing sur le clitoris. Puis mon doigt s'est perdu dans sa chatte chaude et mouillée, sa divine chatte mouillée pour moi, son eau sexuelle, dont il me reste un souvenir physique que je peux retrouver quand je veux, malgré tout ce qui s'est passé, et qui provoque immédiatement une révolution solaire sur l'ensemble de mon flux sanguin.

Guerra haletait, me mordillait la bouche pendant que je la caressais, et elle m'a dit :

– Salaud. J'ai envie que tu me baises.

Encore une phrase qui a traversé l'hiver glacé sans cesser de brûler.

Puis on a entendu un cri, ou un sifflement, des gens arrivaient. D'autres pèlerins sur la route de Cabo. Ils étaient loin mais nous ont quand même interrompus, et le ciel s'est

rouvert, immense comme un œil bleu auquel il était impossible d'échapper. On s'est enlacés, en s'efforçant de se calmer. On a ri, euphoriques. On s'est remis en marche. J'ai sorti les croissants que j'avais achetés tout près de l'auberge. Ils étaient fantastiques. On les a dévorés. Le soleil tapait fort. On a enroulé nos tee-shirts sur nos têtes comme des Bédouins dans le désert. Il fallait traverser un vallon verdoyant, et chaque fois qu'on faisait une pause pour s'embrasser, couchés dans les herbes, des gens surgissaient, passaient tout près en criant, et on devait s'asseoir, l'air de rien, se relever et marcher. On aurait dit un exode, la colonne de marcheurs, éparpillés mais présents, gênants, témoins, fossoyeurs de notre intimité, bafoueurs de l'Éden, bruyants contingents. Je les ai haïs, tous autant qu'ils étaient, leur étalage de pauvreté, leur déploiement étudié de misère estivale, leur style voyage de fin d'études, routards de Bariloche. Et j'ai reconnu des accents des quatre coins de l'Argentine, beaucoup de compatriotes de Córdoba, Corrientes, Buenos Aires, qui n'étaient pas allés au Brésil cet été parce que c'était plus cher.

Près de Cabo Polonio, déchaînés, nous nous sommes cachés entre les rochers. Des formations rocheuses quasi préhistoriques. Il y avait des courbes, des replis, des recoins. Exactement ce qu'il nous fallait.

– J'ai pas de préservatifs, ai-je dit à Guerra dans la hâte.

– Moi si, a-t-elle répondu, et elle a sorti de son sac des sachets argentés.

Guerra a baissé mon maillot de bain en me regardant droit dans les yeux, m'a saisi, m'a attiré à elle et m'a dit :

– Quelle belle queue !

Je vais être un peu basique peut-être, mais je suis presque sûr que rien ne plaît davantage à un homme que d'entendre